

culture-match | dimanche 11 décembre 2011

Michelle Yeoh, *The Lady*: "Ce fut un voyage émotionnel", Interview Flore Olive



Michelle Yeoh dans "The Lady" | Photo Europacorp

Michelle Yeoh a trouvé le rôle de sa vie en incarnant la résistante acharnée, la douceur asiatique qui émane de l'actrice cache un tempérament de combattante, comme celui d'Aung San Suu Kyi, son nouveau modèle.

Paris Match : Vous êtes à l'origine de "The Lady". Quelle en a été la genèse ?

Michelle Yeoh. J'ai réalisé que ces dix dernières années, nous n'avions plus entendu parler d'Aung San Suu Kyi. Je me souviens de notre fierté et de notre excitation, en 1991, lorsqu'on a su qu'une femme, asiatique, avait reçu le prix Nobel de la paix. Mais avec le temps, c'était comme si nous avions tout oublié d'elle. Même sa famille n'avait pas de nouvelles. Le régime l'avait comme "effacée". Je suis tombée sur cet article : un film pourrait être fait sur cette femme extraordinaire. J'ai dit à mon agent : "Trouve-moi qui a eu cette idée, je veux jouer ce rôle." C'est comme ça que j'ai rencontré Luc Besson. Pour le script, je me suis tournée vers une amie romancière, Rebecca Frayn, qui travaillait depuis presque cinq ans sur la vie d'Aung San Suu Kyi. Elle avait rencontré Anthony Aris, le frère de son époux décédé en 1999, Michael Aris.

Comment vous êtes-vous documentée sur sa vie privée ?

J'ai lu tous les ouvrages écrits sur elle. En fait, bien qu'elle soit traditionnelle, elle a trouvé l'âme sœur chez Michael Aris, qui n'était pas birman mais britannique. Cet homme aimait l'Asie, dont il fut l'un des spécialistes en Occident. Quand ils se sont rencontrés, Michael était quelqu'un de très engagé, avec beaucoup de projets, alors que Suu Kyi était plus calme. Elle ne correspond pas à l'image caricaturale qu'on se fait de la femme asiatique, tranquille, soumise. Elle sait ce qu'elle veut, et depuis toute petite, elle est très disciplinée. Je pense que cela lui vient de sa mère. De son père, le général Aung San, héros de l'indépendance, assassiné alors qu'elle n'avait que 2 ans, il ne lui reste qu'une image, forgée à partir des histoires qu'on lui a racontées, mais qui lui a fait prendre conscience de l'importance de son héritage.

Quand l'avez-vous rencontrée ?

Nous étions en train de tourner en Thaïlande quand elle a été libérée. Pourquoi ne pas y aller...? Quelques jours plus tard, tous les visas avaient été refusés sauf le mien. Mon frère m'a accompagnée. Nous étions à l'hôtel quand Kim, le fils de Suu Kyi, est venu nous chercher pour aller chez elle. La maison était exactement celle du décor dans lequel nous tournions. Dans ses appartements privés, il y avait des livres partout, et des photos d'elle et de sa famille, que nous n'avions jamais vues parce qu'elle a toujours gardé cela pour elle. Je me suis retournée et elle était là. Tout ce qu'elle a fait, c'est m'ouvrir ses bras et m'étreindre. C'est une femme apaisante, gracieuse, brillante, et qui vous met à l'aise. Elle sourit et rit facilement. C'était émouvant de la voir si proche de Kim. On savait si peu de chose sur cette vie de famille qu'on essayait justement de restituer dans le film ! Grâce à ce petit aperçu, nous avons pu améliorer notre interprétation des choses.

Comment avez-vous travaillé pour la montrer en tant que femme ?

Ce fut un voyage émotionnel. Il ne s'agissait pas seulement de lui ressembler physiquement. J'ai nourri mon esprit et mon âme de la même manière qu'elle l'avait fait elle-même. J'ai lu tous les livres qu'elle aurait pu lire, les théories des gens qui l'inspirent comme Gandhi. Nous sommes toutes les deux bouddhistes et ça m'a aidée. La méditation l'a beaucoup soutenue. J'ai visionné des centaines d'heures de films qui

n'évoquaient que son travail, ce qui est certes important mais superficiel. Je regardais ces films parfois sans le son, pour mieux l'observer. Au fil de ses apparitions, elle a progressé, surmonté sa peur. Lors de son premier discours, on sent qu'elle est là sans l'avoir décidé : elle parle vite, fuit le contact visuel, elle est timide. Dans ses apparitions suivantes, elle est toujours connectée à vous, jusqu'au tournant de son discours à la pagode Schwedagon, en pleine révolte étudiante de 1988. Ce jour-là, elle ne s'adresse pas à quelques centaines de gens, mais à presque un million de personnes, évoque son père qui a payé son engagement de sa vie, et répond à ceux qui la critiquent pour avoir épousé un étranger. On sent qu'elle avait peur. Mais elle avait alors compris qu'elle avait été appelée.

Pour être plus réaliste, vous prononcez même ce discours en birman... le parliez-vous déjà ?

Je parle le malais, le cantonais, le mandarin, et je pensais que je trouverais des similitudes avec le birman. Mais rien ! Zéro ! Ce fut un travail très dur. J'ai eu la chance d'avoir comme professeur une Birmane incroyable. Nous avons passé quatre mois ensemble, plusieurs heures par jour. Je parlais même birman en dormant ! J'ai finalement appris le discours comme une seule phrase, en un bloc.

« Nous sommes toutes les deux bouddhistes et ça m'a aidée »

A force de la regarder, qu'avez-vous compris de son parcours, de son destin ?

J'ai compris qu'elle n'avait fait tout ce chemin que parce qu'on l'y avait forcée. Les gens disent souvent que c'est son choix. Mais ce n'était pas un choix, même si elle parle d'engagement et pas de sacrifice. Elle s'est retrouvée prise dans le cours de l'histoire, consciente d'être la seule à pouvoir faire une différence. Parfois, on la compare à Nelson Mandela. Lui était dans une vraie prison. Elle, dans une prison à la porte toujours ouverte. Elle aurait pu quitter le pays. Je pense que si elle avait dit : "Je rentre pour mes enfants et mon mari qui est en train de mourir", personne ne l'aurait critiquée. Mais elle a toujours pensé que la politique devait se faire dans son pays, pas en exil. Et Michael le savait aussi. On l'a forcée à se séparer de son mari et de ses enfants ; cela, elle ne l'avait pas choisi.

Comprenez-vous qu'elle ait décidé de ne pas partir ?

En tant que femme, en tant que mère, le sens de la perte est en vous, alors vous devez être forte. Michael l'a toujours soutenue et c'est une décision qu'ils ont prise ensemble. C'est cela le véritable amour : celui qui ne vous change pas pour vous faire aller dans le sens de ce que veut l'autre, mais qui vous permet d'accomplir votre volonté. Quand un homme part à la guerre et laisse sa famille derrière lui, tout le monde le soutient, mais quand c'est une femme, on entend : "Comment peut-elle laisser ses enfants ?" Au moins, avec ce film, certains comprendront peut-être que ça devait se passer comme ça, et combien cela a été dur pour elle.

Depuis 2004, vous partagez votre vie avec Jean Todt. Avez-vous parlé avec lui des sacrifices que vous seriez prêts à faire l'un pour l'autre ?

Je pense qu'un Michael Aris existe, parce que je vois des similitudes chez Jean. Il m'encourage. On voyage beaucoup et, dans ces cas-là, souvent, l'un des deux doit finir par arrêter de faire certaines choses pour suivre son conjoint. Mais Jean connaît mes désirs, il sait combien j'aime ce que je fais. Quand vous aimez quelqu'un, vous soutenez ce qu'il aime parce que ça le rend heureux et que, par ricochet, ça vous rend heureux aussi. J'ai entendu qu'un couple comme celui de Suu Kyi et de Michael ne pouvait pas exister. Mais quand vous savez que vous pouvez perdre l'autre à tout instant, vous partagez quelque chose de si précieux qu'une fois l'autre parti, ce sentiment vous accompagne aussi longtemps que vous vivez. Vous êtes fort parce que l'autre croit en vous autant que vous croyez en lui.

Qu'a-t-elle changé en vous, que vous a-t-elle appris ?

Le dévouement, le fait de placer les besoins des autres avant les vôtres. Quand on demande à Aung San Suu Kyi si elle est triste, elle répond que son mari et ses fils lui manquent mais que certains n'ont plus ni mari, ni enfants. Quand elle s'oppose physiquement à l'armée, ce n'est pas seulement du courage, mais une façon de montrer à son peuple comme aux militaires qu'elle n'a pas peur, et que l'armée devrait protéger les gens, pas les opprimer. "Ne vivez pas dans la peur, dit-elle, cela n'est bon pour personne."

Lorsque nous l'avions rencontrée en 2010, nous lui avions demandé quelle était la valeur la plus importante à ses yeux. Elle avait répondu "la gentillesse".

Et pour vous ?

La compassion et l'engagement. Quand vous avez cela, tout le reste suit et vous mène à l'amour, l'intégrité et la gentillesse.

Nous lui avions aussi demandé : "Si vous aviez eu une autre vie, quelle aurait-elle été ?"

Je suis sûre qu'elle a répondu qu'elle n'aurait pas voulu d'une autre vie.

C'est juste. Et qu'en est-il pour vous ?

Je choisirais la même, parce nous avons une place privilégiée, qui nous donne le pouvoir de provoquer des changements. J'espère que les réformes en cours en Birmanie sont réelles. Mais tant que tous les prisonniers politiques n'auront pas été libérés, il n'y aura rien à célébrer. Là où il y a des prisonniers politiques, il n'y a pas de démocratie. Alors, si cette femme était capable d'apporter la démocratie à son peuple, après ce combat non violent, ce serait une victoire pour tout le genre humain.